



Olivier Bleys

Le colonel désaccordé

roman
Gallimard

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

PASTEL, *roman*. Grand prix littéraire Georges Rinck 2000 ; prix François Mauriac de l'Académie française 2001 (« Folio », n° 3607).

LE FANTÔME DE LA TOUR EIFFEL, *roman*, 2002 (« Folio », n° 3985).

L'ENFANCE DE CROIRE, 2004 (« Haute Enfance »).

SEMPER AUGUSTUS, *roman*, 2007 (« Folio », n° 4795).

Chez d'autres éditeurs

L'ÎLE, *conte*, Paris, Éditions Jacques Grancher, 1993.

LE PRINCE DE LA FOURCHETTE, *roman*, Paris, Éditions Arléa, 1995.

MADAGASCAR. Premiers pas au pays d'argile, *récit de voyage*, Paris, Éditions du Fer de Chances, 1997.

LE VOYAGE, Éditions Desclée de Brouwer, 2002.

L'ÉPÎTRE À LOTI, Éditions L'Escampette, 2003.

LE JARDINIER D'ASSISE, *récit*, Paris, Éditions Desclée de Brouwer, 2004.

LE COLONEL DÉSACCORDÉ

OLIVIER BLEYS

LE COLONEL
DÉSACCORDÉ

roman

nrf

GALLIMARD

Cet ouvrage a bénéficié d'une mission Stendhal
du ministère des Affaires étrangères.

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Ce roman est dédié à Chiquinha Gonzaga (1847-1935), pianiste et auteur de chansons brésiliennes. Fille d'un maréchal de camp, elle épousa contre son gré un officier de marine qui lui défendait de pratiquer son art. Elle le quitta pour vivre seule avec sa fille, gagnant son pain en dispensant des leçons de musique.

Gonzaga militait contre l'esclavage et pour la république, à l'époque où le Brésil monarchique comptait plus d'asservis que d'hommes libres. Mais surtout, elle vendait de porte à porte les partitions de ses polkas, valse et autres maxixes afin d'acheter les lettres d'émancipation des musiciens esclaves qui l'entouraient. C'est grâce à elle que José Flauta, flûtiste noir virtuose, recouvra la liberté.

Ce roman est offert à celles et à ceux qui ont l'amour de la musique, mais en portent le regret.

Premier cahier

1807

« Il est certain et démontré que, sans le Brésil, le Portugal est une puissance insignifiante et que le Brésil, sans forces militaires, est un trésor très précieux offert à qui voudrait l'occuper. »

Dom Marcos de Noronha e Brito,
dernier vice-roi du Brésil

Lisbonne, le vingt-six novembre

Le messenger trouva la grille ouverte et la porte de même, qu'un vent orageux chahutait sur ses gonds. Il n'osa entrer d'abord, mais cogna du poing le bois humide ; puis il appela, s'époumonant contre la pluie qui battait tambour aux volets clos :

« Capitaine Rymar ! »

Comme rien ne répondait, il s'avança de plusieurs pas et heurta l'officier, debout dans l'obscurité du seuil.

« Mon capitaine ? »

Une tasse de porcelaine tinta sur une soucoupe, on gratta une allumette — aussitôt soufflée par la bourrasque.

Une autre prit feu à l'abri d'un gant. Ce peu de clarté éveilla les boutons dorés d'un uniforme, la bosse argentée d'une épée. Cependant, le visage restait dans l'ombre.

« C'est moi », fit Rymar.

Le messenger s'ébroua, comme tiré d'un songe. Ses talons claquèrent avec un bruit mouillé. Il fouilla son paletot ruiselant dont surgit une lettre avachie par l'humidité.

« Cette pluie qui n'arrête pas... », s'excusa l'homme.

Tant le papier avait bu d'eau, Rymar ne put en décoller les feuilles. L'adresse seule restait lisible : « Capitaine Alfonso Eduardo Rimar, 3^e régiment d'artillerie, rua da Esperança n^o 12. »

« Une convocation du palais, précisa l'estafette. Le lieutenant général de l'armée...

— Je l'attendais », coupa l'officier en relevant, sourcils froncés, l'orthographe erronée de son nom.

Le feu mourant de l'allumette permit au messenger d'entrevoir, dans l'angle du vestibule, des malles déjà sanglées dont luisaient les coins de métal. Sur les épaules de Rymar pesait un manteau de voyage.

« Sais-tu si les Français ont atteint Santarém ?

— Ce matin, le bruit courait qu'ils avaient pris Abrantes.

— Nous avons très peu de temps », conclut stoïquement l'officier qui enfonça le pouce sous sa mâchoire, à l'endroit où vibrait l'artère carotide ; mais son pouls restait lent. « Au fait, ton nom ?

— Duarte.

— Le lieutenant général t'a-t-il remis ce billet en main propre, Duarte ? s'enquit Rymar en lâchant l'allumette éteinte.

— Non, c'est son secrétaire qui m'envoie.

— Son secrétaire personnel ?

— Un greffier du palais », lâcha le messenger.

Le capitaine ajusta l'écharpe de commandement qui ceignait ses reins, geste auquel ses soldats, complices de nombreuses batailles, connaissaient la brusque altération de son humeur.

« Faut-il charger vos malles ? »

— J'enverrai mon ordonnance les chercher. Lui m'est resté fidèle. »

Duarte renouvela son salut, la main en visière sur le front. Puis ils traversèrent ensemble le jardin, courbés sous les rafales de vent. Comme son visiteur dirigeait ses pas vers l'écurie, Rymar le retint par l'épaule :

« Je n'ai plus de cheval, la cavalerie l'a réquisitionné. Je monterai en croupe du tien. »

L'homme acquiesça. Ils se mirent en selle et partirent au trot sous la pluie têtue.

Depuis deux mois qu'un ordre le consignait chez lui, loin des montagnes où cantonnait son régiment, Dom Eduardo Alfonso Rymar n'avait, pour ainsi dire, jamais franchi le seuil de sa maison.

Ses compagnons l'enviaient de s'absenter quand l'armée livrait ses plus féroces batailles ; ils s'étonnaient aussi : quelle mouche avait piqué l'état-major pour éloigner cet homme utile, robuste et valeureux, alors qu'on manquait partout de soldats ? Officiellement, Rymar bénéficiait d'un congé au vu de ses brillants états de service. Une médaille lui avait été décernée avec son titre de permission. Mais un autre bruit courait la garnison : cette quarantaine aurait été décidée en haut lieu, peut-être dans l'entourage du prince-régent, pour préparer Rymar à une meilleure affectation.

L'intéressé soupçonnait une conjuration de généraux

hostiles, sinon quelque sordide mesure budgétaire : certes, son départ libérait un lit, un cheval et des rations de nourriture, à considérer dans cette armée indigente où les fantassins ne disposaient parfois que d'un fusil pour deux hommes. Il n'en lutta pas moins avec énergie contre sa suspension. Lui qui n'avait jamais joué des relations de sa famille pour hâter son avancement et, revêtu d'un nom glorieux, préférait habituellement le taire, cette fois usa des deux pour défendre ses galons.

« Excellence, peut-on contremander cet ordre idiot ? » lança-t-il à son oncle germain, ministre de la Marine.

Le fonctionnaire eut un discret mouvement de recul, celui du promeneur que menace un frelon.

« Voilà un mot bien fort, Eduardo.

— Qui veut m'écarter ? À quelle fin ?

— Tu n'es pas le seul à jouir d'une permission.

— ... en pleine guerre ? »

Le front du ministre se plissa, amenant sa perruque au ras de ses sourcils. Nul doute qu'il eût éconduit cet insolent, sans leur étroite parenté.

« Je n'ai rien décidé, figure-toi. Cela vient... de plus haut. »

Son index pointait le lustre, où s'éleva le regard du capitaine. Il se reprocha aussitôt cette étourderie.

« Excellence, je n'ai pas livré tant de batailles pour renoncer à celle dont dépend le salut de mon pays ! J'exige d'être envoyé au front !

— D'habitude, on me supplie du contraire ! » observa finement le ministre.

Les démarches de l'officier n'obtinrent aucun résultat. Pas plus le ministre de la Marine que le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, également un parent, ne voulurent abroger l'ordre qui assignait Rymar à résidence. Il se sentait jouet d'une force supérieure, otage de la fatalité.

Qu'il en ignorât la cause rendait son exil d'autant plus rude. C'était pour ce soldat loyal, toujours bien noté, un genre d'emprisonnement. Deux mois durant, le capitaine Rymar hanta en vrai fantôme sa maison des rives du Tage. Les volets restaient joints, le poêle froid. La mollesse du lit le rebutait, non moins que la tendresse des fauteuils ou la vaisselle française aux gracieux ornements. Jour et nuit, Rymar parcourait le salon à grandes foulées maussades, comme il arpentait naguère les champs de bataille. S'il devait prendre du repos, il couchait tout habillé sur le sol, un livre en guise d'oreiller. C'était sa seule concession à la fatigue car, pour le reste, Rymar mettait un point d'honneur à suivre la routine militaire — les levers matinaux, les toilettes à l'eau froide, la gymnastique obligatoire.

Une dame du voisinage apportait ses repas, posés sur le rebord de la fenêtre, et veillait à l'entretien régulier de son linge. De rares passants surprirent l'officier dans le petit jardin, tirant des bouffées bleues d'une pipe allemande. Ceux-là témoignèrent que Rymar, chaussé de bottes à l'écuyère, l'uniforme boutonné jusqu'au col, semblait sur le départ. À son nouvel ami, un vieux carabinier qui louait une chambre dans le couvent voisin, l'officier prétendit qu'il attendait « incessamment » une convocation de l'état-major. Les semaines passant, il déplora la lenteur du courrier et l'incurie générale de l'armée. La guerre était cause, sans doute, de ce fâcheux retard.

Or un matin, Filipe, un garçonnet du quartier qu'on chargeait de menues commissions, prévint Rymar qu'un messenger à cheval demandait après lui. L'officier tressaillit. Il se hâta de faire ses malles, d'ailleurs peu dérangées par son installation. Un moment plus tard, les deux hommes, partageant une seule jument fourbue, remontaient la rua da Esperança battue par l'averse.

Depuis des semaines, Rymar n'avait pas franchi la grille du jardin. Le premier trait de la pluie, reçu en pleine face, fut une gifle. Il poussa l'exclamation du baigneur brusqué par la vague.

« Tout va bien, mon capitaine ? cria l'estafette en bou-tonnant le col caoutchouté de son paletot.

— Ah ! Ah ! On ne peut mieux ! »

Cependant, l'air lui manquait. Poitrine gonflée, bouche béante dans les rafales, il cherchait son souffle.

« Tu n'as pas idée combien cette sortie me réjouit ! Enfin, dehors ! »

Il sentait l'eau laver son visage, pendre aux brins de sa moustache, rouler frissonnante sur son menton par les plis du sourire. Une joie s'éveillait en lui. Il huma l'odeur des rues — goudron, rouille, boue remuée — et ôta son bicorne pour s'offrir tête nue à l'ondée bienfaisante.

Grelottant sur sa selle, Duarte étudiait son passager d'un œil méfiant.

« Mon capitaine...

— La pluie m'a toujours porté chance, expliqua l'artilleur. Il pleuvait quand j'ai livré ma première bataille, à dix-huit ans, et nous avons vaincu les Français. C'est aussi sous l'averse que nos boulets ont émietté la forteresse de Collioure !

— Il s'agit bien de la pluie ! Hélas, mon capitaine... Regardez Lisbonne ! »

Sa longue réclusion avait tenu Rymar à l'écart des affaires du pays. Elle faisait de lui presque un étranger dans les rues de la capitale, auxquelles la menace de guerre imprimait un visage nouveau, fiévreux et tourmenté. Chevauchant par les collines, il leur semblait traverser un campement militaire qu'un tambour craintif éveille au danger. L'effroi jetait les habitants hors de chez eux, certains pieds nus et en

chemise, qui roulaient des yeux effarés vers le ciel. Les uns tendaient l'oreille au grondement lointain des canons, les autres reniflaient l'air, ses relents de poudre et de crime. Beaucoup se plaignaient des intempéries. Cela semblait, parmi tant de malheurs, un surcroît de misère, l'acharnement du sort.

Rymar promenait sur ce désastre un regard apitoyé. On n'avait pas vu tel chaos depuis le tremblement de terre, un demi-siècle auparavant, quand la population blafarde fuyait les flammes et les épidémies. Comme alors, des soldats par centaines s'égaillaient dans les rues, menant la chasse aux pillards et aux maraudeurs.

« Pauvres gens... », compatit l'officier.

Il secoua la tête pour s'ébrouer et coiffa son bicorne alourdi de pluie. L'encerclement froid du cuir lui donnait le frisson. Il n'en rendit pas moins un avis optimiste :

« Jeune homme, on ne choisit pas le métier des armes sans en avoir un peu le goût ! Quand l'épée rouille, le soldat s'ennuie. La vérité c'est que nous autres, militaires, voulons la guerre. C'est là que nos talents peuvent s'exposer !

— J'appartiens aussi à l'armée, objecta Duarte. Pourtant, mon cœur se serre à chaque assaut.

— En voilà un aveu ! ironisa l'artilleur qui tentait d'allumer sa pipe à l'abri du manteau. Il fut un temps, Duarte, où ces paroles t'auraient valu quelques balles dans la peau. »

Le tabac enfin prit flamme. Rymar tira plusieurs bouffées en couvrant d'une main le fourneau rougeoyant.

« Maintenant, garçon, pique des deux ! Ne faisons pas attendre son Excellence !

— À vos ordres. »

Les trois lieues de Lisbonne à Queluz furent couvertes au petit trot, seule allure permise à un cheval dans la cohue

des voitures qui fuyaient la ville. Rymar ne cessa tout du long de fumer, défendant âprement sa provision de Maryland contre les piétons qui mendiaient quelques brins.

« Vous ne priveriez pas un soldat de son seul réconfort ? Avec cette pluie, ma pipe est presque éteinte ! »

Au contraire elle brasillait, chaude et savoureuse. Rymar la mordillait avec entrain, tel un chiot son os tout neuf.

Le palais de Queluz était la proie d'une vive agitation. Dans la cour où stationnaient d'ordinaire les élégantes calèches des diplomates manœuvraient à présent charrettes et tombereaux, creusant leurs sillons sales dans la terre détremnée. Ces engins avaient des bœufs pour attelage et pour cochers, des rouliers ahuris d'avoir franchi les grilles de la maison royale, qui traînaient leurs sabots timides dans le jardin à la française. Un essaim de valets débraillés, tête nue sous l'averse, déplaçaient des fardeaux dont on ne voyait rien, emballés qu'ils étaient dans des draps ou des couvertures, sinon dans les rideaux arrachés aux fenêtres. Leurs contours laissaient toutefois deviner des tableaux, des statues, des meubles, certains d'imposantes dimensions, que les débardeurs jetaient sans ménagement sur les plateaux des charrettes. Il en venait à chaque instant par le double escalier du perron, au milieu d'une cavalcade de soldats et de courtisans sans perruque. Des cloches voisines sonnaient le tocsin. On eût dit qu'un incendie venait de s'allumer quelque part, auquel les domestiques tentaient de soustraire le plus précieux.

Eduardo Rymar descendit de cheval. Il lançait partout des regards douloureux. Sa dernière visite au palais princier lui avait laissé le souvenir d'un parc paisible, de galeries peu fréquentées. Quel événement nouveau causait ce branle-bas ?

Le valet qu'il accrocha par la manche se dégagea pres-

tement. Un second esquiva sa prise. Personne ne lui prêtait attention. Il se retourna pour interroger l'estafette mais son guide avait disparu, appelé sans doute par d'autres commissions.

« Ah, ça ! C'est trop fort ! »

Rymar grimpa vivement l'escalier. Il franchit les portes du palais sans qu'aucune sentinelle visât ses papiers. À l'intérieur, la bousculade devenait frénétique. Des caisses garnies de paille encombraient les couloirs, où les domestiques fourraient pêle-mêle assiettes et vases, pendules et encriers. On voyait courir de salon en salon des messieurs chargés de registres qui faisaient l'inventaire hâtif du mobilier, pointant du crayon ce qui devait partir, ce qu'il fallait laisser. Les soldats étaient les plus nombreux. Rymar reconnut des officiers de son régiment qui ne rendirent point son salut. Ils échangeaient brièvement des nouvelles :

« Es-tu du voyage ? »

— Pardi !

— Quel voyage ? » s'informait Rymar sans avoir de réponse.

Trouver le bureau de Francisco da Cunha de Meneses, lieutenant général de l'armée, l'occupa presque une heure. Déjà déménagée, la pièce n'abritait plus qu'un secrétaire et deux fauteuils à pattes de lion. Un carré plus clair désignait au sol l'emplacement du grand tapis qu'on avait roulé ; d'autres, aux murs, situaient les tableaux décrochés. Accablé de travail, le ministre avait quitté ses souliers et ôté sa perruque, posée sur le bureau parmi la paperasse. C'est en bas et en cheveux qu'il accueillit son visiteur.

« Rymar, bonjour. Vous arrivez tard ! »

— Je n'ai plus de cheval. »

Un reproche couvait sous ces paroles. Mais à l'aspect du lieutenant, Rymar comprit que l'heure n'était pas aux

doléances. Il prit un nouveau maintien, humble et déferent.

« En deux mots, capitaine. Nous levons le camp... Demain, à cette heure, il n'y aura plus âme qui vive au palais. Seuls resteront les miroirs, trop fragiles pour être transportés. Mais la garde a reçu consigne de les briser. Pas question que l'ennemi s'y contemple ! »

Le lieutenant déploya un immense mouchoir et souffla dedans. Il replia ensuite le carré d'étoffe qu'il poussa dans sa manche.

« Êtes-vous prêt à partir, sur l'heure ? »

— Je suis à vos ordres, Excellence ! s'exclama Rymar. Mes malles sont bouclées. Il me tarde de suivre mon régiment, où qu'il vous plaise de l'envoyer !

— Fort bien, mais il s'agit de vous seul, capitaine... Le régiment n'est pas mobilisé. »

La surprise figea Rymar en train de s'asseoir. Il resta un moment dans cette posture, les jambes pliées, le bras sur l'accoudoir, puis s'abattit avec un soupir.

« Je ne comprends pas. »

Meneses signa plusieurs courriers que lui présentait son secrétaire avant d'expliquer :

« Mon cher Rymar, peut-être ignorez-vous les derniers développements de la situation militaire ? Ils sont désastreux. Les Français nous harcèlent. Ils seront là dans trois jours, peut-être deux.

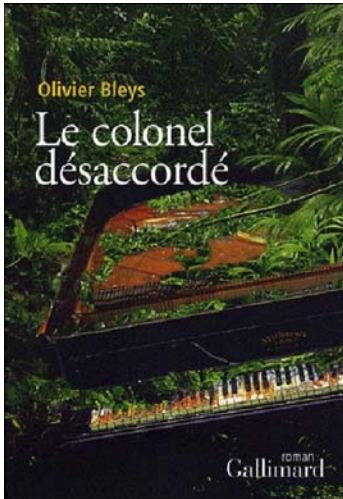
— Je connais le bruit de la guerre, Excellence. Je l'ai entendu dans les rues.

— Nous ne pouvons demeurer ici à les attendre. Le prince fera tantôt une proclamation dont je vous donne la primeur : la cour s'exile, elle va quitter Lisbonne.

— Nous capitulons ?

— Oui », lâcha le lieutenant après une courte hésitation.

<i>Premier cahier</i>	11
1807	13
1809	80
1810	118
<i>Second cahier</i>	147
1822	149
1823	250
1836	299



Le colonel désaccordé Olivier Bleys

Cette édition électronique du livre *Le colonel désaccordé*
de *Olivier Bleys*
a été réalisée le 12/06/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en mars 2009 (ISBN : 9782070120581)
Code Sodis : N02349 - ISBN : 9782072023491